Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 15 (1907)

Heft: 7

Artikel: Mon premier transport

Autor: Uhlmann

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549009

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et la plupart des sections manquent totalement de matériel. Ce n'est pas avec quelques tentes, quelques voitures ni avec quelques lits, que notre Société pourrait être bien utile! Il s'agit de faire un pas en avant et d'arriver à se procurer le matériel nécessaire, indispensable à toute Société de la Croix-Rouge vraiment prévoyante.

Mon premier transport

C'était en janvier 1907, toute la journée le temps avait été maussade, les chemins étaient détrempés, la pluie tombait serrée et le vent d'ouest faisait rage.

A 5 heures je reçus la visite de M. le Dr M., venant me demander de transporter de son domicile à l'hôpital un pauvre diable atteint d'une pneumonie, et habitant un quartier excentrique.

A cause du vilain temps, et le malade ayant beaucoup de fièvre, le médecin me recommanda de prendre la voiture de la Croix-Rouge et de me faire accompagner par deux ou trois collègues.

Je tiens, me dit-il, à ce que ce transport se fasse ce soir encore car mon patient est au plus mal, et sa pauvre femme, malade elle-même, ne peut lui donner les soins constants que réclame son état. Vous aurez sans doute un peu de peine à décider le malade à se rendre à l'Hôpital de la Ville, où une chambre lui est réservée, mais insistez, car il y va de son salut; employez la ruse s'il le faut, car il ne veut pas entendre parler de l'hôpital.

J'allai trouver mes collègues K. et H., tous deux samaritains, qui acceptèrent de m'aider, puis je m'en fus commander pour 6 heures la voiture de la Croix-Rouge.

A 6 h. 10 nous sommes au faubourg de l'Hôpital où nous devons attendre que notre cocher ait avalé au café d'à côté le verre qu'il s'est cru obligé d'aller vider.

Enfin nous nous embarquons, c'est-à-dire, nous nous hissons dans cette fameuse voiture.

C'est la première fois que j'y pénètre: un des côtés est occupé par le brancard matelassé sur lequel s'effectue le transport du malade; faisant vis-à-vis, deux banchets mobiles nous servent de siège.

Nous allumons les lanternes, le cocher monte sur le siège... La lourde voiture qui me fait penser à une voiture cellulaire avec ses vitres que préservent des barreaux de fer, s'ébranle; au trot de deux chevaux, nous filons sur la route empierrée, balançant à gauche, à droite, en avant, en arrière; le bruit des roues fortement cerclées de fer nous meurtrit les tympans. De grâce, des roues caoutchoutées à notre voiture pour transports de malades.

Il fait nuit lorsque nous arrivons au pied de l'escalier à ciel ouvert qui conduit à la maison.

Pendant que le cocher fait tourner sa voiture, mes collègues sortent le brancard, et je vais en avant pour reconnaître les lieux. J'arrive près de la maison, cherchant sur la façade sud la porte d'entrée, lorsque soudain du fond de la cour derrière la maison, dans la nuit noire, la voix furieuse d'un chien se fait entendre.

Je ne sais si j'ose avancer, j'ai peur pour mes mollets, je préfère attendre du renfort; il arrive en la personne de mes collègues porteurs du brancard, et alors seulement je m'enfonce dans la nuit, marchant le premier, mais ayant bien peur d'être happé au passage par quelque cerbère aux crocs formidables.

Nous arrivons sans encombre à la porte d'entrée. Au rez-de-chaussée, dans le cor-

ridor assez bien éclairé, nous laissons l'ami H. avec le brancard, et précédant K. j'arrive au 2e étage où habite le malade.

Je sonne, une minute d'attente, et une jeune femme, toute triste, portant sur le bras gauche une fillette d'un an environ, vient nous ouvrir. Nous nous annonçons comme samaritains envoyés par M. le Dr M. pour conduire à l'hôpital son mari malade.

Nous entrons; au fond du corridor, la femme qui nous précède ouvre la porte d'une chambre dans laquelle notre pauvre malade, frissonnant, est étendu sur un lit, recouvert d'un lourd duvet à carreaux rouges et blancs.

La femme s'approche du lit, le pauvre homme assoupi, suant la fièvre, la respiration haletante, entr'ouvre les yeux; son regard est vague, comme noyé par un voile.

La voix douce, grosse de pleurs qu'elle contient avec peine, l'épouse trouve des mots bien tendres pour annoncer la nouvelle du départ pour l'hôpital.

Lui est sans force, sans volonté, il laisse les mains chéries enlever le duvet lourd de transpiration, la couverture, puis l'épais maillot humide qui entoure ce pauvre corps, jadis fort et robuste, aujourd'hui rongé par la fièvre.

Avec peine l'homme s'assied sur son lit les jambes pendantes, son regard perdu se pose sur chacun de nous tour à tour; insensiblement il se remet, revient tranquillement à lui; du regard il interroge K. qui lui annonce qu'il faut se laisser habiller, car le docteur veut qu'il aille à l'hôpital... Il ne dit rien, son regard navré cherche celui de sa femme, et quand il le rencontre ses yeux se voilent de larmes qui, abondamment, coulent sur les joues, roulent sur la poitrine décharnée, tandis que des sanglots convulsifs secouent la pauvre femme.

Avec peine nous parvenons à enfiler les pantalons, puis les chaussettes du pauvre malade; nous lui mettons son gilet, son veston, un manteau.

Une chaude pèlerine que nous donne sa femme complète l'équipement; mais l'effort a été trop grand, un violent accès de toux secoue le malheureux que nous soutenons sous les bras. De terribles nausées l'ébranlent tout entier, et je crains bien un moment le voir nous rester dans les bras.

Enfin l'accès est passé, la pauvre femme qui sanglotte, le cœur déchiré par ce départ prévu pourtant, nous éclaire, tandis que nous transportons de notre mieux le pauvre malade au pied des escaliers et que nous l'étendons tout doucement sur le brancard.

Alors, sur la dernière marche de l'escalier, la brave petite femme s'effondre, le corps secoué par les sanglots qui l'étouffent, elle abandonne sur le ciment du corridor sa chère petite fille dont les grands yeux naïfs témoignent de son ignorance du drame qui se passe et qu'elle n'a pas compris.

Le temps presse, l'ami K. doucement, console l'épouse éplorée, qui soudain se lève et s'approchant de son mari étendu, le couvre de ses baisers et l'inonde de ses larmes... Il faut brusquer les choses et mettre fin à cette scène. Confiant la femme et la fillette aux soins de voisins compatissants, nous soulevons le brancard et prenons le chemin de la voiture.

Malgré la nuit et les escaliers sombres, sans accroc nous arrivons au véhicule où notre malade est installé; K. et H. lui tiendront compagnie, tandis que je me hisse sur le siège à côté du cocher.

La pluie fait rage poussée par un vent violent, les chevaux partent au trot car le temps presse, nous voulons remettre au plus vite notre malade entre les mains charitables des bonnes Sœurs.

Enfin nous arrivons, malgré les cahotements incessants dont notre pauvre patient a dû souffrir; nous sommes attendus à l'hôpital où nous pénétrons avec notre brancard sur lequel le malade ne fait pas trop mauvaise figure.

Ce transport — le premier depuis que je suis samaritain — a été pour moi une leçon, une excellente leçon de choses. J'ai vu là, à la pâle lumière d'une lampe, la misère, la vraie misère, trônant en maîtresse dans ce logis où l'aisance auparavant régnait, grâce au travail de l'homme que la maladie a terrassé.

J'ai vu une femme souffrante, un enfant qui avait faim peut-être, un malheureux qui s'en allait!

Mais aussi combien de dévouement, d'abnégation, de résignation; cette éloquence du regard chez deux pauvres époux obligés de se séparer... pour toujours, peut-être, et se disant comme un dernier adieu.

Pauvres honteux, cachant la misère accrue par la maladie du mari, jamais famille ne me fit plus pitié. Qui sait, sauf les voisins aussi pauvres qu'elle même, personne peut-être ne s'occuperait de cette pauvre femme!

Eh bien amis samaritains, nous pouvons travailler dans le domaine de la charité, ce domaine qui est un peu le nôtre après tout; observons, ouvrons l'œil lorsque notre devoir nous appelle dans un de ces milieux où la pauvreté — mais pauvreté honnête, nullement due à la paresse, à l'ivrognerie — règne en maîtresse, et sans ostentation, sans en avoir l'air, prenons nos informations et signalons à ceux qui aiment donner du surplus qu'ils possèdent, toutes les misères qui doivent être secourues.

Notre rôle est déjà bien beau, faisons-le plus beau encore, car l'accomplissement du devoir, de tout son devoir, est la plus belle chose que l'homme puisse s'offrir, et la vie n'est pas si longue pour que dans la mesure de nos forces, nous ne devions pas chercher à la rendre meilleure et plus belle, à ceux des nôtres que le sort frappe à coup sûr et souvent, hélas, sans relâche.

Neuchâtel, février 1907.

Uhlmann.

L'activité de la Société russe de la Croix-Rouge en temps de paix

(Suite)

La rareté ou l'irrégularité des pluies constituent un fléau d'autant plus redoutable que, les labours étant généralement très superficiels, les plantes sont plus rapidement atteintes par la sécheresse. Lorsque la récolte a été médiocre, en qualité comme en quantité, le paysan, obligé de garder pour son usage une forte partie de ses produits, ensemence ses champs plus parcimonieusement et avec de la graine inférieure. La récolte de l'année suivante s'en ressent. Il est très rare qu'une mauvaise année soit suivie d'une abondante moisson. Au contraire, le mal va en s'aggravant. Le paysan, n'ayant pas de blé à vendre, se défait de son bétail, de son cheval, et les labours en souffrent. Aussi, lorsqu'une région, par suite de sécheresse ou d'autres perturbations atmosphériques, voit ses récoltes diminuer ou même manquer entièrement, c'est, pendant les années qui suivent, toute une série de calamités qui frappent la population. Le paysan russe, en général,